

A la tribune

Autor(en): **Bonjour, Emile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 25

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198799>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Grenchen, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ETRANGER: Un an, fr. 7.20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Désagrément d'un voyage d'agrément en Suisse.

Il nous tombe par hasard sous les yeux quelques pages écrites sous ce titre par Petit-Senn, il y a une cinquantaine d'années. Les critiques qu'il fait contre les maîtres d'hôtels et les populations de certaines contrées de la Suisse sont, nous semble-t-il, quelque peu exagérées et, quoi qu'il en soit, l'état de choses dont il parle n'existe évidemment plus aujourd'hui. Mais si nous reproduisons les réflexions de l'écrivain genevois, c'est qu'elles sont à la fois si originales et spirituelles qu'elles amuseront sans doute quelques instants nos lecteurs. Les voici :

« Il est pénible de le dire, mais nos cantons catholiques seront bientôt le pays classique de la mendicité ; tandis que les plus ingénus des enfants y tendent bonnement la main, les moins hardis y mendent sous toutes les formes ; tantôt en vous offrant pour deux batz un caillou brillant ; tantôt en vous présentant une fleur de haie ou un bouquet de violettes ; tantôt en glapissant à vos oreilles des chants tyroliens qu'on est heureux de faire cesser au prix de quelque monnaie ; tantôt en vous persécutant pour vous conduire à une cascade qu'on voit à la distance de deux liques au moins ; tantôt, enfin, en vous faisant les honneurs de la grande route, au moyen de barrières qu'ils ferment lorsqu'ils vous voient venir pour se donner le mérite de vous les ouvrir en sollicitant un péage ; tout cela m'a causé plus d'humeur que cela ne m'a coûté d'argent ; car j'avoue que je fus exaspéré quand, en face du Grindelwald, un homme eut l'insolence de me demander *zwei batzen* pour un morceau de glace qu'il venait de relever à mes pieds.

« Il est rare qu'un temps propice favorise toujours vos plus intéressantes excursions : les brouillards, enfants des hautes montagnes, vous jouent souvent de bien vilains tours. Cette magnifique Jungfrau, cette vierge alpestre dont nul n'a foulé la cime, m'a vu passer à ses pieds sans daigner découvrir son front ; c'était pousser la pudeur plus loin que nos plus raides collets montés. J'ai traversé la Gemmi, entouré de nuages, avec une pluie battante ; sur le Righi, le soleil s'est levé pour moi la tête entourée d'un bonnet de coton ; deux orages m'ont assailli sur le lac des Quatre-Cantons ; en vérité, il est triste que la nature ne fasse aucun rabais sur les frais de route quand on voit aussi mal ses magnifiques spectacles qu'on vient admirer de si loin. Mais hélas ! ce n'est point à la bonne nature qu'on a affaire en pareil cas, c'est avec les aubergistes et les voituriers, ce qui est bien différent : aussi, le plus grand grief que je porte et nourrisse dans mon sein est contre les gens qui m'ont porté et nourri dans ma tournée en Suisse ; et je m'étonne peu si les hôtels y ont pour enseignes des *faucons*, des *aigles*, des *ours*, tous animaux carnassiers, dévorant leur proie à belles dents ; je suis surpris même qu'on ne leur ait pas joint l'*épervier*, le *vautour*, le *requin* et autres bêtes *ejusdem farinae*,

de la gueule ou du repaire desquelles nul être vivant ne ressort que déchiré et en lambeaux. En vérité, si nos monts sont élevés, les prix de nos hôtels ne le sont pas moins ; en ce sens il règne entre eux une harmonie qui tourne tout au profit des aubergistes, non qu'il n'y ait parmi eux d'honorables exceptions, mais il faut en convenir, la généralité de ces messieurs écorche cruellement l'inexpérience candide des nationaux et la morgue pécuniaire des *gentlemen*.

« Rien de plus impertinent que le coup d'œil lancé par le premier sommelier d'un hôtel renommé sur le voyageur qui vient y loger ; de ce coup d'œil dépendent l'accueil qui vous est fait, l'étage où l'on vous place, la chambre qu'on vous donne et les égards qu'on a pour vous. Si votre équipage est mesquin, votre air modeste, votre vêtement simple, on vous adresse à peu près les paroles adressées jadis à un infortuné monarque français : *Fils de saint Louis, montes aux cieus !* et l'on vous installe sous les tuiles pour y subir le supplice d'étouffer de chaleur. En vain vous réclamez les chambres vides du rez-de-chaussée ou du premier étage : *Monsieur, elles sont retenues par des familles anglaises qu'on attend*. Cette excuse banale est stéréotypée sur la langue de tous ceux qui vous relèguent dans les nues. O mœurs simples et hospitalières de la vieille Suisse, si vous fûtes jamais dans les vingt-deux cantons, ce n'est certes plus dans les hôtels garnis qu'il faut vous chercher encore !

« A peine installé dans la maison, voilà que ses employés se divisent entre eux le service que vous réclamez, pour que tous puissent, à votre sortie, solliciter un *trinkgeld* avec quelque apparence de justice ; et ces *trinkgeld* divers, ajoutés aux totaux des *mémoires*, complètent la large saignée que votre bourse subit.

« Le taux de votre chambre, par jour, représente un loyer annuel de mille à douze cents francs ; de sorte que si l'âge d'or règne encore dans nos contrées, c'est pour ceux qui hébergent les gens, et non pour ceux qui y sont hébergés.

« Désirez-vous voir les curiosités d'une ville, il faut payer qui vous y conduit, payer qui vous reçoit où elles se trouvent, payer qui vous les montre, et, à la fin de tous ces paiements, ce que vous voyez de plus sûr et de moins gai, c'est le fond de votre bourse.

« Enfin, faites-vous blanchir votre linge, vous soldez votre note à des prix doubles au moins de ce que vous êtes habitué à déboursier chez vous ; en revanche et en manière de compensation, vous vous noircissez la peau à fort bon compte, la réverbération des rochers, celle des lacs, et vos continuelles promenades au soleil vous *caffrent* le teint à tel point que, de retour dans vos foyers, vous faites peur aux petits enfants, et pouvez à la rigueur passer pour un mulâtre.

« Si bien que, durant votre voyage, vous aurez admiré la nature à coup sûr plus qu'on ne vous admirera vous-même à votre retour. »

A la tribune.

Il y a, dans nos grands banquets populaires, deux catégories de citoyens qui ne sont pas à fête : ceux qui doivent parler et ceux qui doivent écrire. Les uns ne mangent rien avant le rôti et les autres rien après.

A la table des orateurs, on voit des traits un peu anxieux, comme serrés par une contention opiniâtre de la pensée ; des yeux qui regardent vaguement la foule, des mains qui se promènent nerveusement sur la nappe de papier, ou repoussent les plats qui passent. Au premier roulement de tambour, quand il faut marcher, affronter le terrible brouhaha d'une assemblée impitoyable, la voix s'éteint parfois dans la gorge, les jambes fléchissent et s'empêtrent dans les marches de bois de la tribune. J'ai vu, à cet instant périlleux, des gouttes de sueur perler sur le front des orateurs les plus sûrs de leur parole.

A la même minute, le joyeux entrain de la table des journalistes tombe complètement. Bloc-notes et crayons sortent des poches et chacun s'efforce de saisir le sens ou les mots du discours qui se heurte à tous les vents contraires d'une cantine sans acoustique. La foule circule autour des malheureux reporters, les sommelières improvisées, sans souci de l'éloquence officielle, vous renversent une saucière dans le dos ou vos offrent du jambon aux choux, au moment même où l'ardente péroraison de l'orateur se perd déjà dans la tempête des applaudissements. Il n'y a pas de quoi rire, allez ! car il faut que dans quelques heures le texte complet du discours, revu et corrigé — oh ! combien corrigé ! — soit sous presse dans toute la Suisse.

On a beaucoup médité depuis quelques années de « l'éloquence de cantine ». On a fait plus que d'en médire : on l'a tournée en ridicule. On a blagué le vide des discours de fête, l'inutile et vaine dépense de mots qui se fait dans les tirs fédéraux entre midi et une heure. On a dégouté les orateurs de la tribune et les auditeurs des orateurs. On a presque sommé les comités de faire l'économie de la « partie officielle ». Plus de périodes ronflantes, plus de mots sonores, plus de conseils sérieux, plus d'appels au patriotisme ! Il faut renoncer à nous parler du passé et de l'avenir, de nos cimes altières et de nos lacs azurés. La cantine ne doit plus être qu'un vaste réfectoire, dans lequel il faudrait remplacer les drapeaux nationaux par des écriteaux avec ces mots : « Défense de parler au public. Ici l'on mange. Ici l'on boit ! » La tribune muette, c'est, paraît-il, l'idéal de certaines gens. Les tirs fédéraux ne doivent plus être que des réunions de tireurs, pour lesquels le coup centré et la belle série aux tournantes seraient les uniques attraits.

Je crois qu'il est à peine besoin de protester contre cette théorie. S'il est nécessaire peut-être de limiter à deux ou trois discours au plus les manifestations de l'éloquence de fête, il serait absurde, en revanche, de vouloir les supprimer complètement. Il faut, au contraire,

en appeler à la bonne volonté du public, à son tact et à son éducation, pour que les toasts de nos magistrats soient écoutés avec le respect qui leur est dû.

Je ne pense pas sans émotion, quant à moi, aux belles et sérieuses paroles qui sont tombées dans nos fêtes populaires du haut de la tribune publique. Elles peuvent parfois se perdre dans le tumulte d'une assemblée houleuse, mais la presse est là, qui les recueille et les conserve. J'entends encore sonner à mon oreille la voix claire et nette d'un Welti, l'éloquence rocailleuse et cependant saisissante d'un Carleret. J'évoque, quand je le veux, le souvenir des traits fortement caractérisés de Schenk, la tête couronnée de cheveux blancs d'Emmanuel Arago, les nobles figures de Gavard ou de Zemp, et la voix courte mais nette de Louis Ruchonnet me redit encore: « Notre patrie est petite sur la carte du monde; mais, dans nos cœurs, elle est grande. Nous aimons de toutes les forces de notre âme cette terre de liberté. »

Rie qui voudra de ces choses; pour moi, j'y tiens! Il fait bon sortir pour quelques instants du cercle étroit des intérêts, de la popote politique quotidienne, de l'âpre lutte pour la vie matérielle ou l'existence des partis, et suivre un bel orateur dans le ciel bleu des grandes idées, dans les leçons du passé et les promesses de l'avenir. N'en resterait-il qu'une phrase, qu'un mot, peut-être trouvera-t-il sa place dans votre mémoire, comme ce refrain d'un air entendu par hasard, qui, bien longtemps après, revient obstinément sur les lèvres.

Si l'on voulait dépouiller nos tirs fédéraux de tout ce qui en fait l'originalité, de tout ce qu'on s'est efforcé d'en copier dans le monde entier, croit-on que la nation continuerait à s'y intéresser comme autrefois? Le tir fédéral n'est pas seulement la fête des tireurs, c'est la fête nationale de toute la Suisse, de tous les Suisses. Peu importe après tout que ce soit tel ou tel armurier ou chasseur de chamois qui emporte dans son village un prix d'honneur qu'il revendra peut-être contre des écus sonnants, aussitôt la fête finie. Ce qui vaut mieux, c'est que nos confédérés apprennent à se connaître, dans l'oubli de tout ce qui divise; que les citoyens voient au milieu d'eux les magistrats qu'ils ont appelés à les diriger; que les Suisses à l'étranger, accourus à grands frais, retrouvent pour quelques instants l'image concrète de leur patrie, tout ce qui en fait la variété et le charme.

Je crois donc à la nécessité de maintenir la tribune publique de nos tirs fédéraux, en en relevant, s'il le faut, le prestige, par le choix sérieux de ceux qui sont appelés à s'y faire entendre, par la franchise et la beauté de ce qui doit s'y dire. Viennent des temps troublés, ce que je ne souhaite pas, c'est encore autour d'elle que nous irons chercher les mâles accents du patriotisme et les mots qui reconforment. Comme le disait un jour Louis Ruchonnet à je ne sais plus quel *aquoiboniste*: « Il ne brûle pas chaque année et cependant chaque village a sa pompe. »

EMILE BONJOUR.

(Journal officiel du Tir fédéral de Lucerne.)

La cantilène des grillons.

Le soleil, artiste suprême,
Pour le triomphe de l'été,
A préparé le grand poème
Par mille voix exécuté.
Dans la campagne verdoyante,
Où l'on entend douces chansons,
Domine, aiguë et persistante
La cantilène chevrotante,
La cantilène des grillons.

Le bambin qui, dans la prairie,
S'en va joyeux, le nez au vent,
Poursuivant avec frénésie
Les papillons au vol changeant,

Suspend sa course aventureuse
A travers bois, près et vallons,
Pour écouter, lente et berceuse,
La cantilène paresseuse,
La cantilène des grillons.

Penché sur la terre féconde,
Lançant son bras d'un geste sûr,
Le paysan, maître du monde,
Gravement, fauche le blé mûr.
Et de la plaine florissante
Monte, avec l'âme des moissons,
Dans la lumière éblouissante,
La cantilène triomphante,
La cantilène des grillons.

Sous le grand ciel bleu, toute chose
S'épanouit avec bonheur.
La moissonneuse blonde et rose
S'oublie à écouter son cœur.
L'amour qui, d'une humeur joyeuse,
Prend aussi sa part des moissons,
Chante tout bas à la rêverie
La cantilène langoureuse,
La cantilène des grillons.

Quand du repos a sonné l'heure,
Le moissonneur, d'un pas lassé,
Sur le chemin de sa demeure
S'en va pensif, le front baissé.
Berçant sa rêverie lente
En de mélodieux fredons,
S'égare, dans la nuit tombante,
La cantilène reposante,
La cantilène des grillons.

Mais tout s'endort. La nuit accueille
En son repos le jour mourant,
Et la nature se recueille
Devant la splendeur du couchant.
Partout s'étend, grave et sereine,
La paix du soir; et, des sillons,
S'élève encor, voix incertaine,
La chevrotante cantilène,
La cantilène des grillons.

P. P.

Le Gryon-Villars.

Quand on parle des Alpes vaudoises, on ne peut s'empêcher de songer en premier lieu à Villars et à Chesières sur Olon. Ces lieux sont en effet ceux qui sont le plus familiers au plus grand nombre de touristes. Au centre d'un incomparable cadre de montagnes, habitées par une population accueillante et hospitalière, ils attirent chaque été une masse de visiteurs. Les personnes de quelque embonpoint, les asthmatiques et la catégorie des alpinistes qui préfèrent les sommets vus de la plaine ou à mi-côte, appellent ces charmantes alpes d'Olon des alpes idéales, des alpes comme il en faudrait partout. Des chemins pas trop raides y conduisent. Mais à notre époque de moyens rapides de communication et de transport, cela ne suffit pas. Les gens de Villars désiraient une voie ferrée et, quand ils veulent quelque chose ils le veulent bien; aussi l'ont-ils maintenant leur route aux rubans d'acier.

Ils l'ont obtenue grâce au concours de leurs voisins de Gryon, dont la ténacité n'est pas non plus piquée des vers, et grâce encore à la population de Bex, qui est très décidée, elle aussi, demandez-le à M. Oyex-Ponnaz.

Avec, des volontés de fer comme celles-là, il n'y avait pas moyen que Villars ne fût pas relié à la plaine par un chemin de fer électrique. Le ravin de la Gryonne aurait peut-être arrêté une autre population. Mais pour les habitants de Bex, de Gryon et de Villars, c'était un de ces obstacles que bénissent les tempéraments qui aiment les difficultés. « Ah! tu te figures, fougueuse et capricieuse Gryonne, que notre ligne ferrée ne te franchira pas! C'est ce que nous te ferons voir! » Et ils ont jeté sur le torrent un viaduc qui émerveille techniciens et profanes. Le reste n'était qu'un jeu.

Et maintenant, on va de la gare de Bex à la gare de Villars dans de confortables wagons

qui vous transportent là-haut sans fumée ni odeur nauséabonde de houille. L'inauguration du dernier tronçon de cet alpestre chemin de fer a eu lieu, comme on sait, la semaine dernière. C'a été une de ces bonnes petites fêtes simples et cordiales, comme on sait les organiser en ce fortuné coin de pays. Le *Conteur* en parle par oui-dire, non qu'il ne fût invité, mais parce que des circonstances qu'il déplore ne lui ont pas permis de quitter Lausanne.

Mais ce n'est que partie remise; à présent que de la rue Pépinet à l'hôtel du Grand-Muveran nous pouvons nous rendre sans faire à pied plus de dix pas, nous comptons bien profiter du premier beau dimanche pour revoir Bex, Gryon, Villars, Chesières et pour vider trois petits verres du pétillant vin du Chêne à la santé de nos amis de ces lieux. Nous espérons les retrouver tels que nous les avons toujours connus: bons enfants et pas fiers. Si par malheur ils se montaient le cou avec leur chemin de fer électrique, nous leur... non, nous ne dirons pas ce que nous leur ferions, car chez eux, on ne sait pas ce que c'est que de se monter le cou; on est trop bon Vaudois pour cela.

La peur du microbe.

Nous lisons ce qui suit dans un journal scientifique:

« Il y a longtemps que l'on sait que les vers intestinaux nous sont transmis par les légumes. M. G. Cérésolo, de Padoue, vient de consacrer une étude soignée à la question; il a examiné les sédiments de l'eau stérilisée dans laquelle on avait lavé divers légumes du marché: laitue, endives, radis, céleri, etc. Le microscope a révélé dans cette eau une faune de cinquante-deux espèces banales: amides, anguillules, œufs de ténia, oxyure, ascarides, antylostomes, trichocéphales, etc. Mais, outre ces parasites, M. Cérésolo a trouvé un grand nombre de microbes, staphylocoques, streptocoques, sarcines, bacilles, et notamment le bacille *coli communis* et un bacille analogue à celui de la fièvre typhoïde; parmi les anaérobies, il a rencontré le bacille septique et le bacille du tétanos.

« Cette infection des légumes est surtout imputable aux eaux d'arrosage des cultures maraîchères. Il faudrait donc y prendre garde. Ces jours derniers, M. Metchnikoff, de l'Institut Pasteur, montrait encore qu'un certain nombre d'appendicites semblaient avoir pour origine des vers intestinaux. M. Cérésolo, pour combattre le danger, recommande de plonger les légumes préalablement lavés pendant une demi-heure dans une solution d'acide tartrique, à 3 pour cent, de saveur agréable, de prix modique et de grande puissance antiseptique. »

Dans une autre publication, nous voyons que M. Metchnikoff, cité plus haut, défend, surtout aux personnes atteintes d'appendicite, de manger des légumes crus, des fraises, etc., et de boire de l'eau non bouillie ou non filtrée.

De ce qui précède, il résulte donc que nous ne pouvons manger des fruits crus ou de la salade au « rampon » sans risquer d'avaler en même temps d'affreux vers intestinaux et des microbes plus horribles encore. O! chimistes, nous nous inclinons devant votre science, mais laissez-nous vous maudire cordialement! Pourquoi nous enlever toutes les petites joies de l'existence? N'avez-vous jamais grimpé sur un cerisier et savouré les fruits noirs ou rouges si frais lorsqu'ils pendent encore aux branches? Ne vous est-il pas arrivé une seule fois de vous délecter dans un panier de fraises des bois, de ces fraises si savoureuses et si parfumées, qui font dire aux Allemands qu'un cavalier doit mettre pied-à-